

ESSAI En analysant la crédulité, Fabrice Clément éclaire la manière dont l'esprit humain construit sa réalité.

Je crois, donc je suis

ANNE PITTELOU

Fabrice Clément,
Les Mécanismes
de la crédulité,
éd. Droz, 2006, 340 pp.

Bibliographie et infos:
www.fabriceclement.net

« Les phénomènes de croyance me tarabustent depuis longtemps », confesse Fabrice Clément, chercheur à l'Université de Lausanne, qui en a fait son principal objet d'étude. Peut-être parce qu'il a grandi dans le village de Champéry, en Valais – «Plusieurs mondes et époques se côtoyaient, et ce qui émerveillait les citadins ne correspondait pas vraiment à la réalité.» Il ne cessera de s'interroger sur les croyances, tout au long d'un parcours académique original – sa quête le mènera sur le chemin de la sociologie, de l'anthropologie, de la philosophie et des sciences cognitives.

Il puise ainsi dans diverses disciplines quand il étudie le phénomène de la crédulité. Que considère-t-on comme vrai? Quel est le mécanisme qui conduit à accorder sa confiance? D'où vient le succès de la publicité? Comment peut-on croire aux extraterrestres ou au message des sectes? Dans *Les Mécanismes de la crédulité*, il développe un cadre conceptuel pour chercher à comprendre ce qui pousse les êtres humains à croire l'incroyable. Entretien.

Photo.

«La crédulité, c'est la tendance à donner son assentiment à quelque chose alors qu'on aurait de bonnes raisons de ne pas le faire», explique Fabrice Clément.

DR



On découvre, à la lecture de votre livre, que nous sommes tous crédules...

Fabrice Clément: Une grande partie de ce que nous savons sur le monde nous est communiqué par autrui. Il est essentiel de croire, on n'a pas les moyens d'acquiescer par soi-même toutes les informations indispensables à notre survie. Mais la crédulité, c'est la tendance à donner son assentiment alors qu'on aurait de bonnes raisons de ne pas le faire. Comment l'expliquer? Par l'existence de mécanismes psychologiques qui permettent à l'être humain de prendre des décisions plus ou moins automatiquement, sans réfléchir. Une partie de ces mécanismes constitue un filtre cognitif, qui scanne à toute vitesse les infos reçues et décide si elles sont crédibles ou non – si elles sont en contradiction avec d'autres croyances, par exemple. Le filtre émotionnel, lui, évalue l'effet de ces informations sur le bien-être de l'organisme. En gros, le filtre cognitif traite la crédibilité des informations, l'émotionnel ses conséquences. Les deux fonctionnent en parallèle, et la conscience a toujours un temps de retard sur ces processus. Si les conséquences d'une information sont jugées positives, le cerveau va encourager le traitement de tout ce qui la corrobore. Il sera alors facile pour un manipulateur de proposer un leurre cognitif pour convaincre le sujet de la véracité de l'information.

Est-ce ce qu'on appelle prendre ses désirs pour des réalités?

– Oui. Certaines situations favorisent cette crédulité: les conditions socio-historiques, le consensus, la fatigue, les situations de désespoir... On est alors si mal, le futur si sombre, que la moindre possibilité de sortie présente une attirance très forte. L'une des tactiques de la pub est justement d'utiliser ce mécanisme: elle met en scène une situation négative qui crée un malaise – une tache sur votre cravate avant un rendez-vous important, par exemple –, puis elle propose tout de suite une solution. Inconsciemment, on aura une attitude positive pour le produit qui nous a sorti de ce mauvais pas imaginaire.

Adhérer à une secte fait-il appel à ce mécanisme émotionnel?

– Les sectes jouent sur une même combinaison de mécanismes: les adeptes sont très manipulés, ils sont dans une grande dépendance affective, il y a consensus social puisque l'entourage immédiat partage les mêmes croyances, et la secte fait miroiter la promesse d'un secret qui sera libérateur – espoir qui répond à une recherche de sens de longue date chez l'adepte. Des paliers de croyances s'enchaînent, comme l'engrenage d'une roue dentée qui rend le retour en arrière de plus en plus difficile. Cela signifierait admettre sa crédulité, et tout ce qu'on a perdu – famille, amis, argent – pour rien.

Au-delà de ces croyances particulières, peut-on dire que toute culture n'est elle-même qu'un ensemble de croyances?

– Oui. La culture est notamment faite de «Grands Récits» qui mettent en forme – presque de façon littéraire – un futur. Si on arrive à greffer son propre récit dans ce Récit, se produit alors une attraction très forte. On peut relier toutes ses expériences passées confuses dans un grand tout cohérent. C'est ainsi que les sectes réorientent le chaos et ouvrent un futur aux adeptes. C'est cette même attraction, irrésistible, qui crée les conversions – religieuses, idéologiques, politiques.

L'idée de récit est au centre des mécanismes psychologiques de construction de soi. Paul Ricœur a développé le concept d'identité narrative: l'être humain lie les événements épars de son passé pour leur donner un sens, il est un récit, semé d'intrigues. La psychothérapie et la psychanalyse fonctionnent sur ce principe: elles laissent le temps à la personne de se constituer un nouveau récit.

Si tout est récit, adopter une idéologie ou une religion reviendrait à choisir la «meilleure histoire». Sur quels critères?

– La notion de valeur permet de faire la différence: la valeur est une croyance sur ce qui devrait être et sur les moyens d'y arriver. Dans un système ouvert, il y a discussion sur les valeurs: est-ce cela que l'on désire? Les croyances portent alors sur les moyens dont on dispose pour arriver à ce monde désiré: sont-ils les meilleurs pour l'atteindre? Un système fermé ou totalitaire – politique ou religieux – bloque cette discussion.

Quand on parle aujourd'hui des fermetures d'entreprises, par exemple, on voit qu'il existe un désaccord crucial basé sur une pure croyance dans le marché. Les libéraux ne disent pas «on croit à cela», mais «c'est comme ça». Ce n'est plus une discussion sur le meilleur système, mais une conviction que le marché est dans l'ordre naturel des choses. Alors que tout système culturel est une construction humaine, qu'on doit pouvoir remettre en cause.

Quelle est la différence entre secte et religions? Entre crédulité et foi?

– Les croyants vous diront qu'il y a une différence, les autres les mettront sur le même plan. Mais la différence repose sur ces valeurs dont je parlais: les grands systèmes religieux organisés ne sont pas fermés. Le système chrétien laisse de la place au doute, à la discussion. La religion a toujours été obligée de s'adapter aux nouvelles conditions sociales et aux besoins psychologiques de l'époque – aujourd'hui, l'Eglise a d'ailleurs du mal à le faire. C'est aussi une question de tradition. La preuve sociale joue un rôle dans la crédibilité d'une religion: tant de gens ont cru avant vous, comment auraient-ils pu se tromper, pendant si longtemps?

Que faites-vous de la «réalité»?

– Les croyances ont des effets réels, physiques, sur notre environnement, sur nos corps. Quelque chose d'imaginaire peut ainsi avoir des conséquences réelles. C'est un paradoxe philosophique. Inversement, le défaut d'une partie des sciences sociales est l'oubli de notre enracinement dans la réalité biologique. Cela crée une barrière radicale entre nous et notre environnement. Mais une certaine réalité existe, même si on ne peut l'aborder qu'avec nos instruments. L'être humain en fait partie, il est lui aussi physique, fait d'atomes et de neurones. Je me base sur une sorte de «réalisme naïf» pour défendre une approche naturaliste: essayons de réfléchir sur la construction des objets sociaux en nous inspirant des autres sciences.

Ne serait-il pas utile d'enseigner ces mécanismes?

– C'est mon projet à long terme. Cela permettrait de ne pas être totalitaire envers l'opinion d'autrui, de voir que le monde de l'autre a aussi ses zones de validité. Mais il faut faire attention: le besoin de croire permet aussi de ne pas remettre toujours tout en question. La clairvoyance sociale peut être très déstabilisante. Les gens dépressifs ont par exemple souvent une vision d'eux-mêmes beaucoup plus «réaliste» que ceux qui vont bien.

ANNIVERSAIRE Samuel Beckett aurait eu 100 ans aujourd'hui.

La postérité discrète du grand Sam

Pessimiste radical, obsédé par le silence, le dramaturge Samuel Beckett aurait eu 100 ans le 13 avril. Sa ville natale, Dublin, lui fait la fête. «Si je me mets à réfléchir, je vais rater mon décès»: Beckett, Sam pour les intimes, l'auteur d'*En attendant Godot*, Prix Nobel de littérature en 1969, taquinait la mort à chaque phrase. Seize ans après sa disparition, le 22 décembre 1989, il survit grâce à son théâtre, à la fois tragique et comique, qui exprime le dénuement et l'impuissance de l'homme. Une œuvre novatrice qui fit de cet Irlandais formé dans les meilleurs collèges protestants un grand écrivain de langue française.

UN HOMME À L'ÉCART

Né le 13 avril 1906 à Foxrock, une banlieue aisée du sud de Dublin, jeune homme extrêmement brillant, Beckett aurait dû devenir professeur. Mais le sens de l'absurdité du monde, et en premier lieu du langage, en fit très tôt un homme «à l'écart», qui vivait «parallèlement au temps». Beckett quitte une première fois l'Irlande en 1928 pour Paris, où il tra-

vaille comme lecteur d'anglais à l'École normale supérieure. Il y découvre la liberté intellectuelle, l'alcool, et devient ami de son compatriote James Joyce. Dix ans plus tard, il se fixe définitivement en France. Il écrit en anglais, des poèmes, puis un premier roman *Murphy*, refusé par 42 éditeurs.

Quand la guerre éclate, il pourrait rejoindre l'Irlande neutre, mais entre dans la Résistance. Un nouveau roman *Watt*, toujours en anglais, ne trouve pas d'éditeur. Dès lors, Beckett va se fondre dans la langue française. En se détachant de sa propre langue, il aspire à une écriture minimaliste, selon lui «sans style», reconnaissable entre mille. «Tout langage est un écart de langage», écrit-il. Il produit à la fin des années 1940 sa trilogie romanesque: *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*.

«UNE TACHE SUR LE SILENCE»

Le succès vient en 1953 de sa rencontre avec le metteur en scène Roger Blin, qui monte sa première pièce majeure, *En attendant Godot*, alors que tous les directeurs de théâtre de Paris la refu-

sent. *Fin de partie* (1957) et *Oh les beaux jours* (1963), dont la narratrice s'enfonce dans le sol, imposeront définitivement le théâtre de Beckett. Autre rencontre capitale: Jérôme Lindon, le fondateur des Editions de Minuit, qui publie à partir des années 1950 l'ensemble de son œuvre – que Beckett considérait comme «une tache sur le silence», à l'image de sa vie «terne et dépourvue d'intérêt». Une trentaine d'essais, romans, pièces de théâtre, naît de leur collaboration.

Dans ses dernières années, Beckett vivait dans une solitude farouche. Il est aujourd'hui l'un des écrivains de langue française les plus traduits dans le monde et l'un de ceux dont l'œuvre fait l'objet de plus de commentaires. Tous les arts s'associent à Dublin pour fêter ce printemps l'écrivain. Peu de choses, en revanche, en France, pour célébrer le 100^e anniversaire de sa naissance. Un roman, *Mercier et Camier* (1970), réédité aux éditions de Minuit et une lecture publique de son œuvre, le 13 avril près de sa tombe au cimetière Montparnasse. **ATS**

en bref

PRIX TSR DU ROMAN Le Prix TSR du roman récompense cette année Emmanuelle Pagano pour *Le Tiroir à cheveux*, et le Prix TSR Littérature Ados Jean-François Chabas pour *La Charme*. Les deux prix leur seront remis par le directeur de la TSR Gilles Marchand, vendredi 28 avril à 19h au Salon international du livre et de la presse de Genève. La cérémonie sera diffusée dans Sang d'encre dimanche 30 avril (voir www.sangdencre.ch).

Le Tiroir à cheveux (éd. P.O.L.) est le troisième roman de la Française Emmanuelle Pagano, née en 1969. Elle raconte l'histoire d'une très jeune femme mère de deux enfants dont Pierre, handicapé à la suite d'un accident cérébral – «un gosse défendu qui bave et coince tout le ciel dans ses yeux». Apprentie coiffeuse, elle aime toucher les cheveux, qui tissent sa vie et la narration. Elle revendique son amour maternel et s'oppose à ceux qui jugent. L'auteure a imaginé un style, une voix et des paroles pour celle qui vivait dans un monde de silences et de rejets. *La Charme* (éd. Ecole des Loisirs) confirme le talent de Jean-François Chabas, plusieurs fois couronné pour ses romans destinés à la jeunesse – une vingtaine. Il raconte ici l'histoire de Tsen, 15 ans, tombé amoureux fou d'une droguée de dix ans son aînée. **CO**